

A woman with dark hair, wearing a light-colored, draped garment, is shown in profile, looking out from a large, open book. The book's pages are visible on the right side, and the background is dark. The text and logo are positioned in the lower-left area of the book's cover.

Jean-Michel Payet

ÆRKΔOS



Jean-Michel Payet

ÆRKΔOS



(Les Grandes Personnes)

Collection dirigée par Florence Barrau
Photo de couverture : Jean Tholance

La première édition de cet ouvrage a paru en trois volumes
aux éditions du Panama en 2007

© Éditions des Grandes Personnes, 2011 pour la présente édition

Dépôt légal : janvier 2011

ISBN : 978-2-36-193079-0

N° d'édition : 179788

Impression n° 1

Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Éditions des Grandes Personnes
17, rue de l'Université 75007 Paris
www.editionsdesgrandespersonnes.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Emmanuelle

ÆRKΔOS

LIVRE I

LES FRÈRES DE LA VILLE MORTE

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I

Un pas trop à droite et c'était la chute. Oonaa le savait. Elle se retenait à l'appui de la fenêtre qu'elle venait d'enjamber. La corniche sur laquelle elle essayait d'avancer ne mesurait pas plus de six ou sept centimètres de large. À peine de quoi poser un pied. Douze mètres plus bas, c'était la cour et ses larges dalles de pierre grise. Et là, à cinquante centimètres devant elle, son Écharpe blanche ondulait doucement dans la brise du soir.

Heureusement, à cette heure, la cour était déserte. Oonaa connaissait les risques qu'elle encourait si elle était vue sans son Écharpe. Pour une vestale du temple de l'Unique, c'était une faute impardonnable. Au lieu de s'adonner à la lecture attentive de la Parole, elle s'était laissée aller à rêver en contemplant la ville qui s'étendait au-delà des murs de la Citadelle. Comment faire accepter ce geste fou : oser retirer un instant son Écharpe ? Et comment justifier qu'elle l'avait manipulée avec tant de négligence que le vent avait pu la lui prendre des mains ? Il ne fallait attendre aucune excuse de la part des autorités. Mais tout n'était pas perdu.

Oonaa s'accroupit, tendant le bras vers le morceau d'étoffe. Encore trop loin. Elle avança le pied droit de quelques centimètres, puis rapprocha le gauche. Elle ne pouvait pas progresser sans lâcher le rebord de la fenêtre. Oonaa regarda vers la cour. Elle était toujours vide. Pour l'instant, personne ne l'avait remarquée. Elle tendit son bras droit à l'extrême. Il aurait suffi que le vent lève un pan de l'Écharpe dans sa direction pour qu'elle puisse s'en saisir. Elle sentit enfin dans sa tunique l'ondulation d'un courant d'air. L'Écharpe se souleva, semblant lui faire signe. Un pan vint caresser sa main, mais, avant que la jeune vestale ait pu s'en emparer, l'Écharpe se détacha du mur, flotta un instant dans l'air, hésitante, puis descendit avec la grâce d'une feuille se poser, tout en bas, dans la cour sombre.

Oonaa se redressa avec prudence. C'était fichu. Elle reprit sa respiration. Ses membres tremblaient. Tout ça pour rien, ou presque : pour avoir souri pendant la cérémonie de Soumraan, le matin même, elle avait été condamnée à apprendre cinq pages de la Parole. Cinq pages écrites en tout petits caractères. Et la règle était claire : une heure par page, seule dans une salle d'étude. Cela faisait donc plus de quatre heures qu'elle était enfermée là, face au texte qu'elle connaissait maintenant par cœur. Une lecture lui avait suffi, une seule, car Oonaa avait cet étrange pouvoir de retenir définitivement un texte dès sa première lecture. Vingt minutes après être entrée dans la salle d'étude, elle pouvait réciter les cinq pages sans la moindre hésitation, et depuis, elle s'ennuyait. Alors, elle s'était mise à contempler la ville, proche et inaccessible pour une vestale.

Une dernière fois elle se pencha vers la cour. L'Écharpe était toujours là, blanche, immaculée. Peut-être pouvait-elle encore la récupérer ? Trois étages à descendre, se glisser dans la cour, et voilà, tout rentrerait dans l'ordre.

Elle revint avec souplesse dans la salle d'étude puis ouvrit la porte donnant sur le couloir. Il était vide. Pas de prêtre. Aucune diaconesse. Au loin, deux vestales disparaissaient au détour du palier. La route était libre. En trois pas, elle rejoignit l'escalier. Elle ne devait pas être vue. N'importe qui, dans la Citadelle, aurait remarqué l'absence de l'Écharpe autour de son cou. C'était un accessoire primordial dans l'uniforme des vestales. En plus de la longue tunique blanche qui tombait sur le pantalon bouffant, l'Écharpe était un symbole d'allégeance à la Parole. Sur ses deux pans étaient brodés en fils d'or des extraits du texte sacré. La négliger, c'était comme profaner le Nom de l'Unique. Et il fallait que cela lui arrive à quelques jours de la désignation de l'Élue...

Elle réussit à descendre les trois étages sans croiser âme qui vive. Mais, dans le petit hall du rez-de-chaussée, elle entendit des bruits de pas. Elle recula dans l'ombre de l'escalier. Trois prêtres-soldats escortant le Subside mineur passèrent, affairés. Elle resta immobile un instant. Près d'elle, une fenêtre entrebâillée donnait sur la cour où l'Écharpe était tombée. Et dans la cour, des voix. Oonaa tendit l'oreille. Deux personnes. Elles chuchotaient juste au pied de l'escalier, deux mètres plus bas. Impossible d'aller récupérer l'Écharpe. Il fallait attendre que ces inconnus s'en aillent. Avec un peu de chance, ils ne veraient pas l'étoffe blanche. La jeune vestale retint sa respiration. Ne pas se faire repérer.

« ... après le palais de la Chancellerie, à droite, deux fois.

– À droite, deux fois, oui.

– Puis une fois à gauche.

– On arrive au ru de Kedon ?

– C'est ça. Tu le franchis et tu descends dans la ville basse. »

D'où elle se trouvait, Oonaa entendait distinctement les deux voix. Un homme et une femme. Celle-ci enchaîna :

« Et après ?

– L'ancien palais Skolotan. C'est là.

– Dans le palais ?

– Derrière.

– Je vois : le terrain des Gourgandines...

– Oui, les anciens jardins. Tu connais le mot ?

– Évidemment. Et c'est là que je... ?

– Oui. Le deuxième Frère de Lodva. Il te dira.

– Bien.

– Ce soir, lorsque la nuit sera tombée.

– Ce soir, d'accord. »

Il y eut un silence, puis :

« Pourquoi n'y vas-tu pas, toi ?

– Hum. Il est probable que j'aie été repéré. Je dois quitter la ville au plus tôt. Dès ce soir en fait.

– Qui y aura-t-il d'autre ?

– Je ne sais pas. Tu connais les règles : "Moins on en sait, moins on peut en dire." Au cas où... Mais, qu'est-ce que tu fais ? »

Bruits de pas dans la cour.

« Regarde, là, une Écharpe de vestale ! » dit la femme.

La gorge de Oonaa se serra.

« Comment a-t-elle pu arriver ici ? demanda l'homme.

– Aucune idée. Mais c'est suffisamment rare pour ne pas l'ignorer : ça peut toujours servir.

– Tu es folle, Sabbha ? Tu n'as pas été missionnée pour ça. Laisse-la ici, c'est trop dangereux. Si un prêtre la trouve sur toi...

– Au contraire, une Écharpe comme celle-là peut être très utile. Je la remettrai au deuxième Frère de Lodva. Il saura quoi en faire. »

Les pas s'éloignèrent. Ils allaient quitter la cour avec l'Écharpe. Il ne le fallait pas. Oonaa descendit quelques marches, s'approchant du hall, prudemment. Elle aperçut alors furtivement les deux silhouettes et devina à leurs vêtements qu'il s'agissait de membres du personnel de service. L'homme paraissait être un livreur. Quant à la jeune femme, sous sa chevelure blonde, elle portait la tenue sans couleur des filles de cuisine. Sous sa blouse, elle dissimulait mal l'Écharpe blanche.

Oonaa faillit s'élancer pour la lui réclamer quand elle remarqua, dans l'angle opposé, la silhouette d'un prêtre qui ne quittait pas des yeux les deux serviteurs. Elle se plaqua contre le mur. Depuis quand le prêtre était-il là ? Qu'avait-il vu de la scène ? Avait-il tout entendu ? Elle demeura sans bouger. L'avait-il repérée, elle aussi ? L'Écharpe était désormais inaccessible. Très lentement, Oonaa remonta quelques marches, se laissant absorber par l'ombre de l'escalier. Elle espéra un instant pouvoir suivre l'homme et la jeune servante, mais, non, impossible : le prêtre en faction leur avait déjà emboîté le pas à distance. Pour elle, tout était perdu. À moins que...

Elle regagna sa salle d'étude en passant par l'aile des pavillons du Levant. Là, elle s'assit devant les textes, les

fixant sans les voir. Il lui fallut du temps pour se calmer. Elle entendait à peine, au loin, le chant monotone des cadets réunis dans le temple de l'Académie, psalmodiant le Troisième Chant de l'Unique. La Citadelle étouffait les mots de ceux qui y vivaient.

Elle venait d'être le témoin involontaire d'une rencontre entre deux membres de la secte mystérieuse qui cherchait à saper les fondements de l'Ordre unique. On en parlait avec prudence depuis des mois, le soir, dans la Citadelle. Oui, il s'agissait bien de la secte, elle en était certaine. Et cela ne faisait pas du tout son affaire. Si le prêtre qu'elle avait vu dans le hall avait lui aussi surpris la discussion des deux conjurés, il allait certainement les faire arrêter sans tarder. Et l'on trouverait sur eux l'Écharpe. Chacune d'entre elles portant le nom brodé de sa propriétaire, Oonaa serait très vite inquiétée. Il était même probable que les prêtres aillent jusqu'à la soupçonner d'être complice de cette secte. Elle le saurait bientôt... Non. Plutôt qu'attendre, mieux valait agir.

Oonaa se rapprocha de la fenêtre. Le soleil couchant dorait les toits de la ville qui s'étalait au-delà de la muraille blanche. La nuit serait bientôt là. Il lui restait une chance. Juste une : que les prêtres n'arrêtent pas la fille de cuisine, mais qu'ils fassent en sorte de remonter jusqu'à ceux avec qui elle avait rendez-vous. Dans ce cas, tant qu'ils ne l'auraient pas capturée, ils ignoreraient tout de l'Écharpe. En dehors de la Citadelle, il serait peut-être plus facile de reprendre l'étoffe blanche. Dans les rues de Maahsador, sa ville, qu'elle connaissait si peu.

Première heure de Simplicie, heure du soir. La plupart des vestales se trouvaient au réfectoire. Mais il était toléré que certaines d'entre elles poursuivent leur lecture des textes ou qu'elles fassent retraite dans une des chapelles secondaires du grand temple de l'Unique. C'est ce que prétexterait Oonaa si on l'interrogeait sur son emploi du temps de la soirée. Mais il lui fallait sortir de la Citadelle sans attirer l'attention. Difficile sans son Écharpe. Elle avait quitté la salle d'étude, et, remontant par la galerie des Douze Prophètes, s'était faufilée dans les dortoirs pour y prendre un de ces carrés de laine dans lesquels les vestales pouvaient s'envelopper les jours de grand froid. Malgré le printemps clément, elle pourrait se dire souffrante, et, pour un temps, cacher l'absence de son Écharpe. Elle se dirigeait vers le secteur des cuisines. En passant devant l'office du Subside, elle aperçut une des boîtes officielles, noire, et tout un lot de rubans de couleur. Cela lui donna une idée. Elle en prit un vert qu'elle cacha dans la boîte, glissa le tout sous son carré de laine et repartit rapidement.

L'aile des services, des cuisines et des entrepôts bénéficiait d'une règle moins stricte mais il lui fallait rester prudente : il était très rare qu'une vestale y circule. Elles n'avaient rien à y faire. Oonaa dévisageait les filles qu'elle croisait, espérant tomber sur cette Sabbha qui avait ramassé l'Écharpe, mais ce ne fut pas le cas. Tant mieux : il était probable que celle-ci était sous surveillance. La jeune vestale trouva vite ce qu'elle cherchait : un de ces grands manteaux à capuche descendant jusqu'au sol et grâce auxquels les hommes et les femmes du commun se protégeaient des intempéries. Il y en avait une bonne dizaine, accrochés dans un vestiaire situé près de la porte du Chantre, à la disposition de chacun. C'était l'heure du

repas. Une odeur de lait bouilli et de légumes se mêlait à des relents de lessive. Chacun s'activait dans les cuisines et les réfectoires. Il n'y avait personne pour la voir se draper dans la longue cape. Voilà, c'était mieux que le carré de laine : le vêtement dissimulait tout son uniforme. Elle ressortit du vestiaire, gagna les entrepôts où s'entassaient tonneaux et caisses, paniers et cageots, et parvint à la porte du Chantre, que la plupart des employés de service s'amusaient, de façon irrévérencieuse, à nommer la porte du Ventre. Elle était mollement gardée par deux soldats qui jouissaient de ce poste tranquille. Aussi, lorsque Oonaa passa, la tête baissée, semblant être affairée, ils ne firent pas plus attention à elle qu'aux autres filles de service qui allaient et venaient à longueur de journée.

Une fois franchi le poste de garde, Oonaa eut un instant d'hésitation. Devant elle s'ouvrait la ville, inconnue, multiple, une ville faite de places inattendues, de venelles chaotiques et, soudain, d'esplanades vides, symétriques, ordonnées. Les maisons devenues grises côtoyaient d'anciens bâtiments officiels délabrés où se terraient ceux qui ne possédaient plus rien. Une ville qui, dans la richesse d'une corniche, les volutes d'un porche, le galbe d'une statue, gardait le souvenir d'un éclat perdu. Une ville où la population se faufilait dans le silence des rues, évitant de croiser les prêtres qui arpentaient le pavé, où l'on ne parlait pas devant des inconnus, où le regard se détournait lorsqu'il risquait d'effleurer la Citadelle. Cependant, malgré cette prudente retenue, la ville bruissait d'un désir de vie incessant avec le va-et-vient des livraisons, le ballet des fiacres et des berlines affairées transportant les bourgeois de la ville haute, le martèlement du

fer dans les ateliers, les cris sortant des cafés blottis au fond des cours, les plaintes des mendiants qui n'avaient plus rien à perdre et si peu à recevoir. Car depuis près d'une semaine, toute une foule venait des campagnes pour assister aux fêtes et aux cérémonies des prochains jours : la proclamation de l'Élue. Cette agitation tranchait avec la calme austérité qui régnait en permanence à l'intérieur de la Citadelle.

Oonaa leva les yeux vers le beffroi de la Chancellerie. Ce serait bientôt la deuxième heure de Simplie. La Citadelle fermerait ses portes à la quatrième. Elle avait un peu plus de deux heures pour récupérer son Écharpe et rentrer. Après...

Elle traversa la place sur laquelle s'ouvrait la porte du Chantre et s'enfonça dans l'ombre de la rue qui lui faisait face. Les passants lui jetaient des regards furtifs. On se méfiait de ceux qui sortaient de la Citadelle. Oonaa prenait garde à ne pas révéler la blancheur de sa tunique, serrant le manteau contre elle. Elle avançait vers la Chancellerie avec calme. Dès qu'elle vit sur sa gauche une rue latérale moins fréquentée, elle s'y engouffra, puis, aussitôt, repartit dans une autre sur sa droite, puis une autre et une autre encore. Lorsqu'elle se crut totalement à l'abri des indiscrets, elle chercha un recoin dans lequel cacher la boîte et le ruban qu'elle avait subtilisés. Elle repéra une large fissure dans un mur entre deux maisons. Elle était suffisamment haute pour ne pas être à portée du regard, et de taille parfaite pour recevoir la boîte noire. Puis Oonaa rejoignit la rue principale et se dirigea vers la ville basse.

Elle suivait lentement l'itinéraire qu'aurait dû emprunter Sabbha. Celle-ci l'avait-elle précédée ? Peu

importait. De toute façon, Oonaa la retrouverait sans doute devant le palais Skolotan. Elle atteignit bientôt le ru de Kedon, cet ancien cours d'eau qui n'était plus qu'un égout à ciel ouvert, et le franchit. De l'autre côté de la passerelle, l'entrelacs des ruelles devenait un véritable labyrinthe, un monde où les règles de la Citadelle ne s'appliquaient plus. Oonaa venait de pénétrer dans la ville basse, là où tout pouvait arriver.

Les repères dont elle disposait se faisaient maintenant plus rares. Elle poursuivait cependant son chemin en se fiant à son instinct, mais elle n'était plus sûre de rien. À plusieurs reprises, elle craignit de s'être perdue. Le terrain des Gourgandines. Pouvait-elle se permettre de demander son chemin sans éveiller la suspicion des habitants de la ville basse ?

La lumière du jour déclinait et, sans être désertes, les ruelles étaient de moins en moins fréquentées. Ce quartier ne bénéficiait pas des lanternes qui illuminaient les places avoisinant la Citadelle. C'est un peu par hasard qu'elle déboucha près d'un quart d'heure plus tard sur une place minuscule, plutôt un renflement de la rue, où se dressait un portail de fer. Parmi les volutes ouvragées, on pouvait y lire en lettres orgueilleuses : « Palais Skolotan ». La végétation du parc abandonné avait envahi les grilles rouillées, les tordant sans les déposséder de leur impressionnante beauté. Le palais lui-même demeurait invisible, masqué par les arbres du parc. Voilà, c'était là.

Oonaa était restée en retrait, abritée par une saillie du mur. Ainsi, elle pouvait voir sans être vue. Car elle n'était pas seule, des silhouettes convergeaient lentement

Le papier de cet ouvrage est composé de fibres naturelles, renouvelables, recyclables et fabriqué à partir de bois provenant de forêts plantées et cultivées expressément pour la fabrication de pâte à papier.

Composé par IGS-CP à L'Isle-d'Espagnac (16)

Achévé d'imprimer en novembre 2010
sur les presses de L.E.G.O. S.p.A à Lavis (TN)

Imprimé en Italie



Ærkaos Jean-Michel Payet

Cette édition électronique du livre
Ærkaos de *Jean-Michel Payet*
a été réalisée le 18 avril 2011
par les Éditions des Grandes Personnes.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782361930790).
Code Sodis : N47208 - ISBN : 9782361930813.
Numéro d'édition : 179788.